

"**Œdipe**", d'André **GIDE**
et "**Maguelone**", de Maurice **CLAVEL**

JE respecte les efforts, je mesure la passion d'un Jean-Louis Barrault. Je suis parfois atterré de l'étendue de ses erreurs. Elles sont à la hauteur de ses enthousiasmes.

Il a dû se pencher longtemps, avec curiosité, avec attention, avec foi, sur un texte comme celui de *Maguelone*, de M. Maurice Clavel.

C'est probablement ce qui lui a permis d'y discerner des intentions, d'y déceler des beautés, d'y apercevoir des vertus scéniques et d'en démêler le sens.

Ce que je puis dire, c'est que rien de tout cela n'apparaît à un esprit non prévenu au cours d'une seule représentation. Or on peut retourner voir une pièce, mais on doit au moins la comprendre en gros du premier coup.

L'ouvrage que l'on qualifie de « poème dramatique » ne nous semble ni poétique ni dramatique. Il ne comporte point, à proprement parler, de situation. Il s'agit d'une obscure confrontation entre des schémas de personnages. De cette confrontation naît un choc idéologique d'une verbosité diluvienne et d'une inextricable confusion. Ce dialogue a la clarté du poussier !

Jean-Louis Barrault se rend-il bien compte de l'effort qu'il demande aux spectateurs... et pour

quel résultat ? Le propos de M. Clavel nous demeure inintelligible et nous nous creusons la tête pour essayer d'entrevoir les motifs de l'intérêt que Jean-Louis Barrault porte à cette élucubration antithéâtrale.

Nous entendons bien qu'il est question de politique, de Munich, puis de juin 40, puis d'un ennemi, puis de deux partisans que leur action opposée a rendus ennemis, puis d'un départ pour une autre rive... Mais que tend à démontrer M. Clavel ? Où veut-il en venir ? Nous sentons bien qu'on procède par allusions, mais à quoi exactement ? Nous devinons que les symboles affluent, mais ils ne sont pénétrables qu'à celui qui les a inventés et à ceux qui les ont démontés au cours d'innombrables répétitions.

Si une pièce doit devenir pour le public une résolution d'équation, un casse-tête chinois, alors qu'on fasse appel à des légions de spectateurs d'élite spécialisés dans le déchiffrement instantané.

Quant à la forme, eh bien ! là encore... pour un peu, je dirai comme Léautaud au cours de ses entretiens radiophoniques : Non... Non et non ! Et ce refus violent, coléreux, est déjà une opinion. Comme l'ennui et le sommeil. Mais si vous voulez que je précise... Dans ce délire verbal, dans cet échange de propos échevelés, dans cette psalmodie rageuse et immobile, nous avons donc constaté, ainsi qu'on nous y invitait, qu'il existait, tour à tour, de la prose et des vers. La prose est parfaitement caillouteuse. Quant aux vers... ils sont ou laborieux, ou d'une facilité quasi parodique qui atteint souvent à la platitude. Certains font penser à Cocteau ; quelques-uns voudraient rejoindre Valéry. Souvent, d'autres évoquent le pire Hugo avant de sombrer dans Henri de Bornier et, au fond, la plupart — sans le faire exprès — imitent les Rostand...

« *Maguelone* est une cathédrale romane, intacte, dans un jardin, en France, au bord de la Méditerranée... Le contraste entre la douceur unique de *Maguelone* et la désolation brûlante des environs m'a beaucoup ému ; j'ai rêvé de l'exil, de l'accueil, d'un fugitif, d'un asile, d'une main qui se tend... bref, d'un

geste d'amour et d'hospitalité que dicterait *Maguelone* par la vertu de son paysage et de son passé... J'ai mis deux hommes en présence et... j'en ai fait deux grands ennemis... »

Mon Dieu ! tout cela est écrit très clairement par Clavel dans le programme... Que sa pièce n'est-elle aussi limpide !

Pour être tout à fait honnête, nous avons cru une minute que le jour allait se lever, que la lumière allait se faire, que l'œuvre allait devenir dramatique, c'est au début du troisième « tableau » quand les deux hommes se sont trouvés face à face et ont commencé de se déchirer... Et puis... la minute était passée !...

Il y a un mot terrible pour *Maguelone* dans *Œdipe* de Gide qui lui fait suite : « Ne t'embarque pas dans des phrases dont tu risques de ne pouvoir sortir... »

Selon l'angle sous lequel on la considère, chaque œuvre de Gide paraît toujours un peu ramasser le meilleur de sa pensée ; chacune semble délivrer un message auquel il tenait davantage ; dans toutes, nous aimons à relever les articles que nous croyons être les plus importants de son testament... Quelques-unes des phrases d'*Œdipe* nous aident à comprendre ce que lui-même pensait de la façon dont ses disciples ont recueilli ses enseignements : ils n'ont pris que la licence, ils ont oublié la contrainte...

C'est pourquoi je suis touché par cet *Œdipe* ; c'est aussi pour ses sourires, ses ironies, son irrespect ; c'est parce qu'il est écrit sur deux registres ; c'est enfin et surtout, me dis-je, parce que j'aime Gide. Peut-être ! Et puis après ?

M. Jean Vilar l'aime également, car il a mis en scène et joué *Œdipe* avec une intelligence délicate. Il a justement su articuler les deux mouvements : l'humour et la gravité. Il est passé sans à-coups de la drôlerie à un certain pathétique un peu glacé qui ne manque pas de hauteur.

M. Pierre Bertin en « *Créon-vieille femme* » s'est montré extrêmement drôle.

Les couleurs vives des costumes ont été assemblées avec beaucoup de goût par M. Léon Gischia.

Jean-Jacques Gautier.